

Hélène Tinti

# **Dérpages**

La Bastille, là où tout a  
commencé

Cet ebook a été publié sur  
[www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Hélène Tinti, 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et  
de traduction, intégrale ou partielle réservés  
pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et  
responsable du contenu de cet ebook.

## **L'homme au Panama**

Mon petit-déjeuner terminé, je pars  
flâner sur la Promenade des Anglais.  
Les rayons de soleil sont encore frais  
et je hume l'air marin à pleins  
poumons. Je me délecte du paysage  
de la Riviera et des quelques  
mouettes rieuses qui ricanent non  
loin de moi. Nice s'anime et des  
enfants jouent déjà sur la plage. Ils

s'affairent à choisir les galets les plus lisses et plats, les lancent dans la mer et comptent le nombre de ricochets. Les chaises en fer bleu azur disposées au coude à coude face à la Méditerranée invitent à la contemplation. Le marchand de glaces à l'italienne s'installe. Bientôt, une petite file indienne se formera à côté de son échoppe et il demandera à chacun « quel parfum je vous mets ? Vanille ou fraise ? ».

Un homme en costume grège et portant un panama couleur sable arrive d'un pas allègre. Il s'arrête face à moi.

- Quel bonheur de rencontrer une si belle créature sur mon chemin !  
Madame, vous êtes ravissante...  
et en jolies femmes, je m'y connais ! Quelle élégance !

Je feins de ne pas comprendre qu'il s'adresse à moi et détourne le regard vers la mer infinie. L'homme

sourit, me dévisage et s’amuse de ma gêne.

- Ne rougissez pas ! Je parle bien de vous ! Et ne me dites pas que cela vous étonne : je ne pense pas être le premier à tomber sous votre charme.

Je lui souris en retour, embarrassée, et fais mine de reprendre ma route, d’un pas nonchalant pour l’inviter à mes côtés.

- Aurais-je le plaisir d'entendre le son de votre voix ou la belle inconnue s'interdit-elle de parler aux hommes d'un âge mûr ? Puis-je vous accompagner ?
- Oh, vous savez, je marche pour prendre l'air, il fait si beau. Je déambule, sans but précis. J'irai peut-être jusqu'en Italie, qui sait ? J'ai toute la vie devant moi !

Je me surprends à minauder. Cela fait-il si longtemps qu'un bel homme ne m'a pas abordée ? Il éclate de

rire, un rire un peu forcé, de circonstance dans son entreprise de séduction. Je lui jette une œillade pour l'encourager et réalise que j'aurais dû me maquiller ce matin : un soupçon de fard à paupières aurait souligné avantageusement mon regard. Je suis partie un peu vite. Si j'avais su...

Quelques mètres plus loin, des Péruviens égayent la promenade de leur flûte de Pan. Je reconnais les premières notes de « El condor



Pasa », célèbre morceau de la musique andine. Autour d'eux, un attroupement s'est formé, et les visages souriants ondulent. L'homme me saisit la main pour m'engager à les rejoindre. Je me laisse faire. J'aime sa poigne rassurante et l'idée que nous pourrions prendre la poudre d'escampette, tous les deux. Je clos les yeux en m'imprégnant de la musique traditionnelle. Je suis heureuse, le cœur léger. Alors que je pose mon regard sur lui, il couvre

ma chevelure de son panama et me souffle à l'oreille :

- J'avais envie de voir comment il vous irait. Vous avez une tête à chapeau, je m'en doutais. Il vous va à ravir.
- Oh, vous me flattez ! Pourquoi devrais-je vous croire ?
- Mais parce que je suis fin connaisseur, si vous saviez le nombre de jolies femmes que j'ai habillées ! Jean-Paul Gaultier, cela vous dit quelque chose ? Vous

n'êtes jamais passée au 30 rue du  
Faubourg Saint-Antoine, à Paris ?  
Un Q.G de sept cents mètres  
carrés à deux pas de la Bastille,  
au cœur de la création artistique.  
La mode, j'en connais un rayon !

Mon téléphone portable sonne. Un  
SMS s'affiche « Où es-tu ? On  
t'attend ! ».

- Je suis confuse, je dois me  
sauver. Tenez, votre chapeau ! À  
bientôt, peut-être ?

Je m'éloigne et me retourne au bout de quelques pas pour le regarder une dernière fois. Il enfourche son vélo hollandais bleu nuit, distingué dans son costume en lin assorti à son panama et se dirige vers le Negresco. C'est déjà l'heure de l'apéritif et de l'effervescence en terrasse. J'aperçois le garçon qui s'affaire avec un grand plateau d'Americano et de petits ramequins d'olives. Mon cœur s'accélère. Et si je n'étais pas rentrée ? Et si j'étais

restée avec lui ? Nous aurions pris un Pan Bagnat chez Tintin... Je trotte pour ne pas être trop en retard. Essoufflée, j'arrive juste à temps pour déposer mon sac à main et ma gabardine dans ma chambre avant de rejoindre le restaurant. La fille de salle me regarde d'un œil réprobateur :

- Alors Marianne, vous avez encore oublié l'heure du déjeuner ? Vous savez bien que nous servons à 11 h 30 le dimanche pour vous

laisser le temps de recevoir vos visites. Vos arrière-petits-enfants seront là à 14 h, allez, dépêchez-vous, tout le monde vous attend.

Je m'approche de « ma » table, celle où je prends tous mes repas depuis cinq ans que je suis à la maison de retraite « Les Acacias ». À gauche, mon mari et à droite, notre voisin de chambre qui a posé son panama couleur sable, juste à côté, sur le buffet.

## **Ardennes forever**

Ce week-end encore, comme depuis presque vingt ans, nous sommes allés en famille dans la maison de campagne de mes parents.

Ma nièce, arrivée quelques heures plus tôt, nous attendait avec son amoureux, Paul. Cette année, ils ont délaissé le bal du 14 juillet de la place de la Bastille pour se mettre au

vert. Elle tenait à nous le présenter dans cette demeure où elle a collectionné tant de souvenirs.

Nous étions heureux de nous réunir. Les Ardennes par beau temps, c'est tout à la fois paisible et dépayçant : vallons, bois, lacs, les citadins que nous sommes en raffolent. Mes parents ont acheté cette vieille ferme pour profiter de la nature : quelques maisons en pierre dispersées dans un hameau à trois kilomètres du village le plus proche, c'est le calme



assuré ! Paul a eu droit à une visite guidée pièce par pièce, de l'étable oubliée transformée en salle à manger vintage, au grenier à foin auquel on accède désormais par un bel escalier en frêne qui dessert quatre chambres aux poutres apparentes. A chacune sa couleur. Pour trouver le bon ton, ni commun ni trop audacieux, il y en a eu des essais et des mélanges de pigments : vieux rose, gris bleuté, ocre provençal et vert émeraude. Ici,

mon père a tout retapé, du sol au plafond. Nous racontons à Paul l'été où, orpailleur ardennais, il est allé chercher des pierres de quartzite larges et plates dans le Gland, un petit ruisseau du coin, qui coule près de l'étang de la Motte. Il les a choisies une par une, pour leur forme, pour leur couleur, et brouette après brouette, il a refait le sol. Des heures de travail !

Aujourd'hui, nous avons profité du jardin, soufflé les fleurs de pissenlit

et observé les hirondelles qui ont construit leur nid sous la toiture depuis la dernière fois où nous sommes venus. Nous avons exhumé le mobilier d'extérieur et les chaises longues, en toile rose légèrement mitée, dans lesquelles nous nous sommes prélassés au soleil, tout en sirotant un thé à la menthe fraîche. J'avais remarqué de nouveaux mugs blancs ornés d'une feuille d'érable rouge dans le vaisselier près de la cheminée, mais j'ai préféré prendre

les tasses en porcelaine fine de ma grand-mère. Je me demande toujours comment elles sont arrivées intactes depuis le jour où elles ont traversé, avec elle, la baie d'Alger.

L'été, ma grand-mère qui avait posé ses valises à Nice en 1962 quittait quelquefois la chaleur moite de la Côte d'Azur pour nous rejoindre à la campagne et se laisser surprendre par un feu de cheminée en plein mois de juillet. Ce week-end, nous nous sommes remémoré la fugue de

mémé. Elle était discrète, toujours soucieuse de ne pas déranger et affichait un sourire presque imperturbable sur son visage lisse. Son audition lui faisait parfois défaut, alors elle suivait nos échanges du regard. En revanche, dès que le ton s'élevait entre mon père et ma mère, et que les invectives fusaient, son visage s'assombrissait. Dès lors elle s'éclipsait. Un jour, mes parents se sont disputés de façon virulente. L'orage passé, elle avait disparu. On

se mit à sa recherche, pièce par pièce, au fond du jardin, dans la bergerie que j'avais annexée à l'époque et même dans la cabane à outils. Il fallut se rendre à l'évidence, elle s'était enfuie. Ma mère n'en menait pas large. Elle prit la Ford Taunus et récupéra la fugitive un kilomètre plus loin sur la route en direction de Paris. Il lui en restait deux cent vingt-cinq. Vingt ans après, nous rions encore jaune.

À l'heure de la sieste, j'ai retrouvé ma chambre et son beau dessus de lit brodé aux couleurs chatoyantes. L'éclairage tamisé donne finalement un charme à cette pièce dont j'ai toujours trouvé qu'elle manquait de lumière naturelle. La peinture s'écaille. Je suis étonnée que mon père n'y ait pas encore remédié, lui, jadis bricoleur invétéré. C'est sans doute qu'il vieillit. Un jour, nous hériterons de cette maison, et nous reprendrons le flambeau. Je songe

que nous devrions nous former dès à présent aux travaux d'entretien...

Nous avons enfourché les bicyclettes pour nous promener et aller chercher les myrtilles dans le sous-bois près du lavoir. Les pneus n'étaient pas assez gonflés, les selles mal réglées, mais nous avons eu la flemme. Nous avons croisé la vieille voisine, dont le champ jouxte notre verger. Elle a perdu la tête, une nuit de pleine Lune après que l'une de ses vaches mourut alors qu'elle mettait bas. Je



revois mon père appelé en urgence à la rescousse pour donner un coup de main au vétérinaire. Pâle comme un linge, le citadin tirait de toutes ses forces sur une corde pour extraire le veau. Il faillit tourner de l'œil à plusieurs reprises. Lorsqu'ils arrivèrent à leurs fins, le veau ne bougeait plus et la vache agonisa de longues minutes avant de s'étaler lourdement sur le sol. Prostrée, la voisine contemplait la scène. Le lendemain, elle déclara que mon

père était le diable en personne. Fin des relations de voisinage.

À notre retour de promenade, nous avons confectionné une belle tarte aux myrtilles fraîchement cueillies. Outre le goût incomparable d'un dessert maison réalisé avec des produits frais, nous ne nous lassons pas de voir nos gencives noires une fois le gâteau englouti. Un petit air d'Halloween en plein été ! Nous avons préparé quelques barquettes de reines-claude à emporter chez

nous. Les merises insuffisamment mûres attendront le week-end prochain. Ce goût aigre et rafraîchissant n'a pas son pareil ! Depuis quatre ou cinq ans, mon père a délaissé son potager dont il était si fier. « Trop de travail ! » a-t-il argumenté. Combien d'heures faut-il courber le dos pour que les routes de petits pois, de haricots verts et de salades vertes ne soient pas envahies par les mauvaises herbes ?

Le dimanche est arrivé trop vite. En fin de journée, nous prenons soin de tout nettoyer et de ranger avant de nous mettre en route. Ma mère insiste toujours pour que la maison soit impeccable, « comme si nous n'étions pas venus », ajoute-t-elle à chaque fois en riant. En préparant mon bagage, je trouve dans l'armoire de ma chambre un gilet en mohair gris que je ne connais pas. Sans doute un vêtement oublié par une amie de ma sœur, habituée des

lieux. Ce n'est pas ma première découverte de ce genre. Du monde, il y en a eu dans cette vieille ferme !

Un dernier coup d'œil sur le terrain pour vérifier que nous n'avons rien laissé. Mon regard se pose sur la balançoire en bois, confectionnée par mon père et fixée dans le peuplier. Nous en avons passé du temps ici avec chaque enfant de la famille ! Je me remémore la fois où mon beau-frère a poussé son fils tellement fort que celui-ci a été projeté sur une

botte de foin ! Plus de frayeur que de mal !

Ce dimanche soir, ces souvenirs sont lointains. L'heure est aux embrassades. Chacun va reprendre la route, le cœur serré et le visage un peu tanné par le soleil. Mon père charge le coffre de sa nouvelle voiture, une Audi TT « Silver », que mes parents ont achetée sur un coup de folie. Nous n'avons toujours pas compris avec quel argent ils se sont offert ce petit bijou. Si je ne les

connaissais pas si bien, je les soupçonnerais presque de jouer au loto en catimini.

Les volets sont fermés et nous sommes sur le point de partir, mais voilà que nous entendons des pneus crisser devant le portail de la ferme. Une voiture s'est garée tout près. Quelques secondes plus tard, nous nous trouvons nez à nez avec cette famille néerlandaise que nous avons déjà rencontrée, il y a quelques années. Ils étaient venus visiter

notre maison de campagne dont mes parents envisageaient alors de se séparer. Au décès de ma grand-mère, ma mère avait un temps imaginé tout revendre et acheter un mas en Provence. Heureusement, ils ont rapidement abandonné cette idée saugrenue. Pour notre plus grand bonheur, ils ont gardé cette vieille ferme.

Les Hollandais semblent étonnés de nous voir. Nous le sommes tout autant.



- Quelle drôle de surprise de vous trouver ici ! dit l'homme dans un français remarquable. Nous ne sommes pas venus souvent à cause de mon travail, mais je suis en retraite désormais ! Nous allons pouvoir jouir de la campagne ardennaise ! Mais vous, que faites-vous là ?

Tous les regards se tournent vers mon père que je vois discrètement dissimuler la clef de la vieille ferme dans sa poche :

- Oh, nous étions dans les parages, et nous avons profité de ce que le portail était ouvert pour jeter un œil dans le verger !
- Le retour aux sources ? Vous avez bien fait ! Revenez quand vous voulez ! Nous allons ENFIN nous installer ici. Vous ne savez pas, mais j'ai été muté à Montréal, juste après avoir acheté votre maison... un peu trop loin pour venir le week-end !

## **Zone libre**

### **Partie 1. Sortie scolaire**

Dans le car qui transporte les collégiens de Périgueux, la tension est palpable. Aujourd'hui, nous avons rendez-vous avec l'Histoire, incarnée par une vieille dame qui vit seule dans sa maison de Ribérac : Augustine Ledoux.

Notre professeur nous a fait lire plusieurs articles qui lui sont consacrés. Dans le contexte des années 1940 de la France occupée, nous savons le courage qu'il lui a fallu pour faire acte de bravoure, lorsque certains ont été déportés pour être nés juifs ou pour leurs engagements politiques, et que d'autres en ont fait leur commerce. Nous descendons du car stationné dans la cour. Augustine est là, frêle

et chancelante, sur le seuil de sa porte, épaulée par une femme.

Nous entrons dans sa maison, précédés de notre professeur d'histoire qui avance solennellement.

Une fois tous assis, Augustine se présente. Elle était âgée de vingt ans à peine lorsque les Allemands ont occupé son village. La vieille dame nous montre une photo d'elle à l'époque : jeune fille blonde aux yeux noirs. Augustine nous explique avoir agi dans l'ombre, aidant les